

Dans les eaux troubles de la rectitude

par le Collectif

Nous sommes contre l'exploitation, contre le racisme, contre la misogynie, contre la peine de mort, contre toute entrave à la liberté de parole, pour l'émancipation, contre la discrimination, pour les faibles contre les forts, etc. Autrefois, on nous aurait qualifiés de « gauchistes ».

Muy bien.

Mais même si nous sommes pour la liberté de parole, il y a des paroles que nous n'acceptons pas dans Conjonctures, ce qui nous met devant des contradictions dont nous n'avons certainement pas le monopole... mais... mais nous ne craignons pas les eaux que la pensée « de droite » trouble.

Certaines idées étiquetées à gauche nous agacent, nous énervent. D'autres sont source de malaise ou d'ambivalence. Comme un certain ronron féministe, écologiste ou multiculturaliste ; comme l'obsession de la santé, les vertus de la bicyclette ou des produits équitables. Comme tous ces appels à la vertu. Celle qui enferme dans des certitudes tranquilles et fait l'impasse sur la pensée et ses complexités.

C'est en ces termes que *Conjonctures* lançait un appel de textes pour ce numéro. L'intention était de naviguer contre le courant du *politically correct*, contre la rectitude, contre « notre » rectitude... Nous avons envie d'écrire des textes qui donnent le vertige, qui nous transportent là où nous saisit la peur de penser autrement qu'on ne pense, sous peine de nous retrouver chez ceux d'en face. Nous souhaitons nous placer en mode « retour du refoulé » pour écrire ce que l'on

n'a jamais osé écrire. Non seulement sur la bicyclette ou la santé, mais aussi sur *Passe-partout*, les OGM, la pilule, la pédophilie, l'école, les droits de l'homme, l'aide humanitaire, les vieux ou tout autre sujet pouvant déranger le fleuve tranquille de nos lieux communs.

L'idée d'un dossier sur la rectitude politique a germé au cours de nos discussions autour de ce triste guide pédagogique intitulé *Parlons de souveraineté à l'école* publié en 2005 par le Conseil de la souveraineté. L'idée de ce guide, rappelons-le, était d'opposer la « vérité indépendantiste » aux mensonges et raccourcis de l'histoire officielle ou de la propagande fédéraliste. Le résultat, un prêt-à-penser indépendantiste, fut aussi odieux que ridicule¹. Et voilà maintenant que le débat sur les accommodements raisonnables pourrait nous amener à son tour sur le terrain des « idées justes », multiculturalistes celles-là.

N'empêche, le geste qui consiste à produire des discours « vrais » et à les utiliser comme une arme dans la lutte contre l'exploitation ou l'oppression est parfois tentant, sinon carrément incontournable. Que sont les études féministes, sinon une production de savoirs vrais sur les femmes ? Et les études culturelles ? Ou environnementales ?

Le problème, c'est que la production de savoirs vrais s'articule à des pratiques, et que le tout donne naissance à de nouveaux dispositifs de pouvoir : au nom des intérêts des femmes ou des minorités, on interdit telle œuvre qui les représente de manière préjudiciable ; au nom de la diversité sexuelle ou culturelle, on exige le retrait de telle exposition. La droite n'a pas mis de temps à saisir la faille : que ce soit au nom d'une liberté d'expression revendiquée par la droite américaine ou d'un républicanisme français à la Luc Ferry, qui rejette toute expression identitaire, les discours « vrais » des femmes ou des minorités ont été dénoncés comme de la

¹ Voir le texte de Janick Auberger dans ce numéro.

rectitude politique, un conformisme de gauche qui enferme, qui empêche de penser.

Alors... à droite ou à gauche le *PC* ? Et la critique du *PC* ? Nous avons pataugé, vous n'avez pas idée...

* * *

Le *politically correct* est une notion tellement vague qu'on ne sait plus par quel bout le prendre. Le *PC* n'a pas d'inventeur, pas d'idéologue, pas de système bien constitué, pas de véritable doctrine, pas d'encyclopédie ni de dictionnaire : pas moyen d'en trouver une définition claire. Une histoire, oui. Une origine : les campus des États-Unis dans les années 1970 ; un itinéraire : il touche le Canada et le Québec dans les années 1980, et l'Europe à partir des années 1990 surtout ; une caricature : ses adversaires et tout un chacun aiment à souligner ses cocasseries. Mais pas de véritable contenu. Et pourtant chacun voit de quoi il s'agit, parce que cette notion protéiforme s'immisce un peu partout, dans tous les recoins de la vie publique et de la vie privée, dans le milieu politique, économique, dans notre vie quotidienne, dans nos familles, nos loisirs, notre travail et notre vocabulaire. Nos rapports aux autres en sont influencés, gangrenés diront ses adversaires. À cause de lui, il ne faut plus seulement tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de parler, il ne faut plus parler du tout, il faut se censurer, s'autocensurer en permanence, car un mot tabou risque de franchir consciemment ou pas l'enclos de nos dents. Dérive de la démocratie, paraît-il. Nouveau totalitarisme même. Orchestré par les médias, en particulier par les « infos », le journal télévisé qui impose de façon insidieuse le « bréviaire », les mots à dire et ne pas dire. Et chacun en vient à répéter les idées entendues dans les médias, et surtout à la télévision, source culturelle du bipède moyen. Et c'est ainsi que le langage *PC* se répand. Et avec le langage *PC* se forme la pensée *PC*, cette pensée correcte et unique qui fait tant de mal sans qu'on s'insurge vraiment contre elle... Mais encore là, de quoi parlons-nous vraiment ?

« Aux États-Unis, le "mouvement" rassemblerait sous une improbable bannière la "gauche intellectuelle" : pêle-mêle, les marxistes, et les multiculturalistes, les féministes de la différence, les gays radicaux, les Afro-centristes et les post-modernistes, etc.² » On attribue parfois l'expression PC à la gauche américaine des années 1930, une expression que des féministes, amateurs d'autodérision, auraient reprise. D'autres y voient la marque de Mao Zedong et de ses idées « correctes » et « justes ». Quels que soient les véritables parrains de la rectitude politique, on connaît la suite : au nom du respect des identités et des différences, on a revendiqué qu'on mette fin à diverses formes de discrimination, qu'on rende visible, dans les programmes, dans les cours, dans les textes, l'apport des femmes et des minorités à la culture. Et, surtout, qu'on en finisse avec le langage qui évoque cette discrimination. Les dérives se multiplient.

C'est ainsi qu'au nom de la reconnaissance des « personnes de couleur », on a pu revendiquer que les œuvres des « *dead white men* » disparaissent des programmes. Les universités canadiennes et québécoises ont connu leurs épisodes PC. On se souviendra du débat provoqué à l'Université Concordia par l'exposition d'une œuvre représentant une « femme de couleur » avec un panier de fruits sur la tête. Ou de l'aventure du philosophe français Luc Ferry : à l'occasion d'une conférence sur les droits de l'homme qu'il devait donner à Montréal et à Ottawa, on lui a demandé de remplacer « droits de l'homme » par « droits humains » sur l'affiche.

Loin de nous l'idée de nous objecter à la disparition des discours haineux et discriminatoires. De fait, la bataille sur les mots a connu ses beaux moments. Quand les *queers*, par exemple, ont repris à leur compte ce terme péjoratif pour lancer à la tête des bigots : « *We're here, we're queers, get used to it !* ». Le problème est plutôt qu'insidieusement la censure du

² Philippe Mangeot, « Bonnes conduites ? Petite histoire du "politiquement correct" », *Vacarme*, n° 1, 1997. [<http://www.vacarme.org/article77.html>]

langage et de la représentation a fini par atteindre les mots de tous les jours, particulièrement ceux des administrations publiques, qui, sous prétexte de respect envers les personnes, ont de plus en plus parlé par euphémismes, recouvrant d'un voile de pudeur toutes les injustices et les inégalités.

C'est ainsi que des mots qui n'avaient rien d'insultant au départ sont passés dans la moulinette *PC*. « Aveugles » et « sourds » sont-ils des insultes ? Pourquoi doivent-ils céder la place à « non-voyants » et « malentendants ? » Peut-être ont-ils en fait seulement une brutalité, une signification concrète qui nous met immédiatement en face du handicap. Franchise nette et directe du propos. Ces mots sont durs. Il fallait donc changer les mots. Les transformer atténue certes le signifiant, mais le handicap en est-il atténué pour autant ? Y aurait-il une pensée magique qui, en changeant le mot, change la chose ? un voile qui résout le problème ? ou qui dévoile la cécité ? La parole peut-elle à elle seule supprimer ce qui blesse ? Si l'on ne réfléchit pas trop, ce vocabulaire *PC* nous installe dans un confort léthargique, anesthésiant : « malentendants » fait moins mal que « sourds ». Quelque part, nous sommes tous des malentendants. Alors à quoi bon s'en préoccuper ? Est-ce même un handicap ? Tout est relatif, finalement.

Quand on entre dans un vocabulaire plus social, l'anesthésie a des conséquences beaucoup plus inquiétantes. Le mot « licenciement » est-il une insulte, un appel à la haine, faut-il l'interdire et le remplacer ? Non. Mais il recouvre une réalité gênante, qui fait peur et qui fait mal. Pourquoi alors ne pas utiliser l'outil du *PC* pour « gommer » tout ce qui gêne, raboter tous les vocables qui viennent nuire à la pensée néolibérale ? C'est l'arroseur arrosé, ou plutôt la démarche *PC* mise au service de son pire ennemi. Le « licenciement » est maquillé en « compression de personnel », expression qui elle-même va encore être atténuée en « restructuration ». Voilà qui efface l'horrible réalité et permet de faire passer des

vessies pour des lanternes. La « restructuration » est plus rassurante, elle évoque une « planification », une organisation sociale qui nous intègre et qui n'a plus rien de commun avec la brutalité qu'évoquent le licenciement et le chômage.

L'ampleur de cette dérive PC est impossible à établir. À gauche, on la minimise³. Ou on s'y fait, parce que la discrimination et le langage sexiste ou raciste, ça existe ; ou encore parce qu'on refuse de se retrouver dans le même lit que l'ultra-droite américaine. Il faut bien dire que la droite s'est effectivement déchaînée contre le PC, aux États-Unis et au Canada d'abord⁴. En France, le mouvement fut d'abord mal accueilli. Peut-être d'abord parce qu'il venait des États-Unis. Ensuite parce que la France restait fière de son credo, incompatible avec la notion même de groupe identifié, minoritaire ou pas : la République est intégratrice ou n'est pas, et on est avant tout un citoyen. Qu'on soit Noir, Femme, Homosexuel importe peu face à l'universalisme républicain qui refuse toute balkanisation, toute ghettoïsation de sous-groupes censés bénéficier de droits différents et d'un vocabulaire *ad hoc*. Porte ouverte, disait-on, à une vision racialisante de la société puisqu'elle peut créer des groupes hermétiques et autosuffisants qui conduisent droit aux problèmes sociaux qu'on cherchait à éviter. Dangers du multiculturalisme, dangers du communautarisme typiquement américain⁵.

Ce qui n'a rien pour simplifier les choses, on en conviendra.

³ Voir « Le totalitarisme "politically correct". Mythe ou réalité ? », *Argument*, vol. 4 n° 4, 2001, [http://sisyphe.org/article.php3?id_article=796]

⁴ L'ultra-conservateur Ralph Reed, leader de la Coalition chrétienne, lançait en 1994 au Texas un livre titré *Politically Incorrect*. Pour ne pas être en reste, *Newsweek*, le *New York Times*, *Maclean's*, le *Globe & Mail* ont tous eu leur attaque anti-PC.

⁵ Parmi les détracteurs du PC en France, outre Luc Ferry, citons Alain Finkelkraut et François Furet. Plusieurs magazines et revues ont contribué à la démonisation des PC : *L'Express*, le *Nouvel observateur*, *Débat*, pour en citer quelques-uns.

Aujourd'hui, il est plutôt de bon ton de ne pas être *PC*. Alors... un numéro contre le *PC*, c'est un numéro contre quoi ? Contre ce qui reste de la gauche, de son dogmatisme, de son puritanisme ? Un numéro sur les valeurs libérales ? Ou républicaines ? Y a-t-il une posture possible pour *Conjonctures* dans ce débat ? Si les discussions sur le *PC* sont si redoutables, c'est qu'il s'agit de discussions sur les mots, avec des mots qui glissent sur les idées. Dès que l'on sort du *PC* le plus bête, on se retrouve devant le mur de notre propre *PC*, celui qui protège nos idées de la contamination du *PC* des autres. À moins de se raconter des histoires et de se dire que les *PC* sont ceux qui ont UNE ligne. Une ligne droite, à la Lénine, à la Benoît XVI, à la *Monde diplo*, comme vous préférez, mais une ligne. Une ligne de conduite. Une éthique, politique bien sûr (comme s'il pouvait exister d'autres éthiques !).

Mais même ceux qui n'ont pas de ligne en ont une, fort dangereuse de surcroît car tacite. Peut-être faut-il viser plutôt une « multitude de lignes » et oublier l'intégration dans une « grande ligne » ? Est-il possible de mettre des mots sur le *PC* sans s'appuyer sur des anecdotes, sans faire de la littérature ? Faut-il se taire ?

* * *

Le dossier s'ouvre avec une discussion raisonnable sur des accommodements qui pourraient ne pas l'être selon qu'on les voit du 514 (le centre multiculturel, ouvert, lesbo-gay, sans enfants...) et du 450 (la périphérie pure laine, myope, hétéro, piscine-brunch-jardin-gosses). Ou le contraire ? Ce qui est clair, c'est que le retour de la religion fait peur à Nicole Morf (la speakerine du 514) et que Colette St-Hilaire (l'observatrice ouverte malgré le 450) a peur de ceux qui, ayant peur, font peur à ceux qui ont fui la peur de la pauvreté ou des dictatures. Mais quand le 450 de *Conjonctures* écrit : « *J'ai peur des valeurs sûres et des identités bien campées, que ce soient celles de la modernité ou du Québec* », il s'agit plutôt d'un 514 et quand le 514 (toujours de *Conjonctures*) écrit : « *Le discours d'ouverture*

militante [...] me semble effectivement frôler l'angélisme; j'y sentirais même des relents d'un certain discours des jeunesses chrétiennes, un peu boy-scout et ô ! combien moralisateur », il est plutôt côté 011-33 ou, plus explicitement, en faveur d'un certain républicanisme. Ce n'est pas du tout que nos débattues aient perdu leur boussole, mais que le débat a des échos partout. À vous de poursuivre la lecture et la discussion.

Après ce débat, le combat de Rachida Azdouz contre ceux qui ne voient pas que le *politically incorrect* s'incruste dans les stéréotypes et dans les modes pour devenir plus correct que ce qu'il contestait. Ayant libéré le terrain des entraves de la paresse intellectuelle, Rachida Azdouz s'abandonne à son incorrectitude et lance ses chevaux à la défense du travail, contre les attaques des plaignards qui confondent « *insatisfaction et détresse, frustration et souffrance, fatigue et épuisement, conflits au travail et violence, perte de motivation et crise de sens* ».

S'il y a quelque chose qui est hors rectitude et qui accommode la raison, c'est bien le terrorisme. Impossible de le défendre. Mais, selon Ivan Maffezzini, il n'y a qu'un Vrai terrorisme : celui du Dieu des livres qui, depuis toujours, protège le pouvoir qui vit de mort et qui, en ces jours — ni meilleurs, ni pires que les autres —, s'incarne dans les intégristes de toute origine qui se livrent une guerre civile dans la citadelle incivile de la religion.

Jacques Mascotto coupe à travers le champ philosophique pour rattraper le char du politique qui zigzague hors contrôle — apparemment. Même s'il n'épargne pas aux concepts les enrobées lyriques, il est loin d'un romantisme mièvre de jeune fille en fleur : « *La dissolution de la Res Publica a fait de la place à la cordicoratie — à l'Empire du Cœur* ». Les phrases percutantes ne manquent pas dans cet article qui évite soigneusement la voie droite et les mots simples qu'empruntent politiciens, techniciens et économistes pour castrer (ou clastrer ?) la pensée et l'action qui ne se contentent pas de reproduire le reproductible. En voici une, pour préparer les papilles pensa-

tives : « *La politique n'est pas politiquement correcte, puisqu'elle fait violence à l'ordre du monde.* »

Valérie Daoust croit que le discours sur l'hypersexualisation se trouve « *au croisement du refoulement et de la censure* » : bien-pensants, curaçonnons recyclés sociologues, appelés de la morale et de la contrition, méfiez-vous. Il y a péril en la demeure. Valérie Daoust nous « *invite à poser un regard différent sur la sexualisation des corps, à penser, pour un moment, que la femme est beaucoup plus libre qu'elle ne le croit* ». Qu'on se le dise, elle est capable de dire oui et de dire non, elle pousserait même l'audace jusqu'à revendiquer d'être un sujet...

Maria Nadotti écrit d'un pays qui, comme l'Espagne et le Québec, depuis qu'il s'est libéré de la main de fer de l'Église, n'en finit plus de s'afficher libre. Mais il faut voir de quelle liberté il s'agit, avertit Maria Nadotti, qui n'a pas peur de se revendiquer politiquement correcte quand il est question de l'image des femmes et de la publicité. Les allusions religieuses sont partout, comme quoi on ne se défait pas du religieux comme d'une capote sale. Comme quoi, si on veut vendre aux hommes, si on veut vendre aux femmes, si on veut vendre les femmes, on les rend sourdes-muettes en faisant « *un usage obsessionnel des orifices du corps féminin, situés toujours dans la partie "noble" du corps en question, la tête, mais non moins vaginaux, gynécologiques, ad usum penetrationis* ». Comme sont *ad usum penetrationis* les armées que les gouvernements – de gauche ou de droite – envoient en « mission » dans les pays qui ont quelque chose à vendre ou à acheter. « Mission », ce terme lâche et « *affreux, aux accents catholico-coloniaux très à la mode en ce moment* », aide à donner bonne conscience à l'association universelle des acheteurs.

Est-ce que de nos jours la psy(chanalyse ou pas) peut être absente d'un débat qui fouille les manières de penser dominantes ? Bien sûr que non. Robert Letendre et Denise Marchand en font la démonstration. Ils évoquent, entre autres, les normes sociales qui empêchent d'habiter sa vie. « *Habiter sa*

vie, c'est finalement apprendre à reconnaître sa place, son inscription dans son histoire, mais plus largement, habiter la vie oblige à assumer, endosser la responsabilité qui pour chacun veut dire de renoncer à la répétition du même ». La rectitude fait partie de ces normes, et quand la non-rectitude devient norme à son tour...

Janick Auberger, pour démasquer la bêtise qui se cache derrière toute rectitude irréfléchie, s'attaque au guide pédagogique « *Parlons de souveraineté à l'école* ». Un guide qui devrait avoir le courage de s'appeler « catéchisme » : le catéchisme de l'indépendantisme bête. Plusieurs exemples qui semblent directement sortis d'un florilège de blagues sur les *Newfies* ponctuent le texte. Malheureusement, il ne s'agit pas de blagues et *Conjonctures* ne peut que faire sien le cri qui termine l'article : « *Pauvre indépendance ! Avec une présentation pareille, c'est toute une incompétence, transversale ou pas, qui signera sa propre condamnation...* »

Si la pédophilie est sous les claviers de tous les journalistes, on ne peut pas en dire autant de cette pédophobie qui permet à Waiton Stuart de montrer comment le polissage, la judicia-risation, la victimisation, la surveillance, etc. que le gouvernement Blair a mis en place favorise la création d'une « *communauté-des-sans-confiance-en-soi* ». Une communauté de victimes qui, au lieu d'avoir des rapports (même durs) avec les enfants, délègue le contrôle aux familles et ensuite à sa police de quartier qui fera grandir le petit voyou que nous avons tous en nous quand nous nous attardons à grandir.

Après avoir écrit qu'il y a des gifles qui se perdent, que la pendaison de Saddam a été une bonne action et que dans la défense de la musique populaire il n'y a que mépris du peuple, Iketnuk clôt le dossier en affirmant que Dieu ne sort pas de la tête des hommes, comme trop de penseurs corrects le pensent, mais de leur cul.

Pour échapper à une frénésie qui guette tout le monde (même ceux qui ne peuvent prétendre, comme nous, s'occu-

per d'actualité), celle de n'écrire que sur ce qui est dans l'air du temps, *Conjonctures* inaugure une nouvelle rubrique, *On n'oublie pas*, lieu de réflexion sur des « actualités » anciennes. La rubrique ouvre le « hors dossier » avec un article de Robert Hébert qui revient sur ce que l'on appela, quand elle fit scandale, l'affaire Larue. Vous la redécouvrirez dans un texte qui fait entendre une voix singulière, celle de quelqu'un qui a déserté depuis longtemps « *les tables rondes où chacun se préoccupe de son carré* » et qui, considérant la querelle des arpenteurs et des navigateurs (en gros les écrivains québécois enracinés et les écrivains immigrants), se dit qu'« *au fond l'errance demeure peut-être la seule vérité de celui qui se cherche de nouveaux horizons sur terre et sur mer...* »

À l'heure où nous écrivons ces lignes, le premier ministre israélien David Olmert est sommé de démissionner parce qu'on lui reproche sa façon d'avoir mené la guerre au Liban ; David Grossmann, lui, est écrivain, homme de paix et il a perdu son fils dans cette sale guerre. Et il s'adressait à ce même Olmert, en novembre dernier, dans un discours prononcé à Tel-Aviv : « *Adressez-vous aux Palestiniens, Monsieur Olmert, tournez-vous vers eux en passant par-dessus la tête du Hamas, faites appel aux modérés, ceux qui comme vous et moi sont opposés au Hamas et à ses méthodes, adressez-vous au peuple palestinien, parlez à leur souffrance profonde et à leurs blessures, reconnaissez la douleur qu'ils ne cessent d'endurer.* » On écrit tant sur ce conflit que parfois on se dit qu'il vaut bien mieux laisser la parole à ceux qui le vivent, à Grossman et à ses amis colombes d'Israël et de Palestine, entre autres...

Véronique Dassas rend compte d'un roman habile où un héros noir disparaît devant une caricature de lui-même : *Effacement*, de Percival Everett, à lire toutes affaires cessantes.

Un récit pour finir, l'aventure inachevée et drôlatique d'une négresse horticultrice et passionnée de danse en ligne. Laurence Jourde nous révèle le contenu d'un cahier trouvé près d'un anorak et d'une rivière... Pas de corps, mais quel texte !